
M A N U S C R I T

LE MASQUE DE DOM JUAN

d'António Patrício

Traduit du portugais (Portugal) par Marie-Amélie Robilliard

cote : POR11D901

Date/année d'écriture de la pièce : 1924

Date/année de traduction de la pièce : 2006

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

A Emílio

Nothing can we call our own but death.

Shakespeare

Seule la mort nous appartient.

Fabulae personae

Dom Juan

La Mort

Leporello

Le Convive de Pierre

Dona Elvira

Helena Cœli

La Créature (Isabel)

Le Duc de Silvares

La Marquise de Aldovan

Carlos de Aldovan

Octavio, fiancé de Dona Ana

Dona Ana, fille du Commandeur

Le frère de Dona Elvira

L'abbé du Couvent de la Caridad, etc.

A Séville.

Acte 1

Le palais de Dom Juan. La grande salle dans le désordre fébrile d'une fin de bal. Le plafond fait de panneaux, lambrissé : des tapisseries de chasse sur les murs. A cour et à jardin, des portes intérieures. Sur les buffets, un chaos de cristaux et d'argenteries. Des vins rares opalescents, s'irisent de reflets comme des bijoux, dans des flacons à longues tiges, veinés. Au centre, sur le lustre vénitien, seules quelques bougies brûlent encore. Les candélabres des buffets se sont consumés entre les pétales de rose.

Humide, la matinée d'automne desserre lentement ses paupières. Deux fenêtres, au fond, laissent voir les feuillages roux : au milieu, quelques marches descendent vers l'allée seigneuriale, embrassée par l'automne, qui se prolonge jusqu'à la porte en fer blindée, solennelle et haute, armoriée.

Entre les troncs, quelques fragments du jardin assoupi, un jardin andalous à l'architecture verte.

Près de l'entrée, au fond, Leporello et Dona Elvira discutent.

LEPORELLO. – (bas). Prenez patience. Restez encore un moment dans le jardin. Je vais d'abord le sonder.

DONA ELVIRA. – Où dois-je me cacher ?

LEPORELLO. – Tout près d'ici. (*Indiquant*). Derrière la serre. Tout le monde ici s'est couché. Le bal est fini depuis presque une heure. (*Il regarde à cour. Il écoute*) Il y est encore. Il est resté seul dans le salon, mais il ne va pas tarder. (*La poussant doucement*) Il m'a demandé d'ouvrir toutes les fenêtres. « Plutôt l'odeur de la brume que celle de la chair ». C'est ce qu'il m'a dit. (*Il rit*) Il m'a fait rire. Il ne veut pas d'odeur de chair ce matin.

DONA ELVIRA. – Dès que je pourrai entrer, venez m'appeler.

LEPORELLO. – Soyez tranquille. Je suis le serviteur de la fiancée de mon maître...

DONA ELVIRA. – Je ne vous oublie pas.

LEPORELLO. – Je m'en vais lui flairer l'humeur. C'est une girouette. (*Comme s'il entendait des pas*). Partez. C'est lui...

Dona Elvira sort. Elle descend les marches, disparaît à jardin. Passé quelques instants, Dom Juan entre. Il est grand et maigre, musclé, un animal de séduction et de proie. Dans ses gestes, sa démarche, tout son corps, quelque chose de félin, d'ondoyant. Sa figure, aux traits gitans, a une insolence cynique et une lassitude, une tension de vie si aiguë qu'elle en est presque douloureuse, inquiétante. Dans l'impudeur de sa bouche, de son regard, une mobilité qui dérange, par excès d'expressivité, d'intensité. Il porte un pourpoint de pourpre, à taillades, une épée damasquinée, très longue et à la main droite, baguée, un demi masque en velours.

DOM JUAN. – (*dans un bâillement, lent*). Tes impressions, Leporello ? Mens donc un peu.

LEPORELLO. – Magnifique, mon seigneur. Un grand bal. Comme vous seul...

DOM JUAN. – (*interrompant*). Une mascarade d'automne, oui. Comme si on dansait sur des feuilles mortes. (*Montrant le buffet*). Xérès.

LEPORELLO. – (*le servant*). Le temps s'est refroidi, mon seigneur. Il fait froid. Il a plu, cette nuit. Je ferme ?

DOM JUAN. – Laisse. De l'air. Je veux de l'air. (*Après avoir bu*) L'humidité me fait du bien. (*S'étirant*). Ça sent la terre.

LEPORELLO. – Du repos, voilà ce qu'il faut. Nous aurons tout le temps de sentir la terre. Trop de temps.

DOM JUAN. – Je ne sens pas l'ombre d'une fatigue. De l'ennui. L'aube humide me fait du bien. Ils se sont tous couchés, comme je l'ai dit ?

LEPORELLO. – Sauf si un masque se cache quelque part. Pour le reste, tout le monde dort. Les murs ne tiennent debout que de vous voir.

DOM JUAN. – (*Jetant son masque à terre*) Un masque caché, dis-tu...

LEPORELLO. – Sait-on jamais, mon seigneur, sait-on jamais...

DOM JUAN. – Il faut toujours que quelqu'un se cache chez moi. Et c'est à toi que cela profite, Leporello. Ce sont tes honoraires. Depuis quelque temps aussi, ce sont les seuls.

LEPORELLO. – Si quelqu'un se cache, c'est quelqu'un qui vous veut du bien. Car vous savez bien que vous avez des ennemis. Des ennemis puissants, mon seigneur, et riches...

DOM JUAN. – Ne me vends pas tout de suite. De grâce, de grâce. Tu auras ta place sur le piédestal de ma statue. A propos de statue... Celle du Commandeur, es-tu allé la voir ?

LEPORELLO. – Tout Séville est allé l'admirer au cimetière. (*Plus bas*) Nous sommes les seuls à ne pas y être allé...

DOM JUAN. – Pourquoi ? Tu ne t'intéresses pas à la statuaire...

LEPORELLO. – Pourquoi !?... Allons bon... Ce n'est pas moi qui l'ai tué, et pourtant je n'ai pas du tout envie de lui rendre visite.

DOM JUAN. – C'est une question d'étiquette. Il faut y aller.

LEPORELLO. – Pas moi. De tous les duels de mon seigneur, aucun ne m'a fait aussi peur. Souvent la nuit, quand je me couche, je le vois. Sur le sable du jardin, quand il est tombé mort, il semblait déjà de marbre...

DOM JUAN. – Raison de plus. Il faut que nous lui rendions visite prochainement.

LEPORELLO. – Hier après-midi, j'ai vu sa fille avec son fiancé. Ils sont passés devant le palais, sans un regard. Tout Séville connaît leur serment.

DOM JUAN. – (*buvant une gorgée, lentement*) Quel est donc le serment de Dona Ana et Octavio ?

LEPORELLO. – Porter un deuil rigoureux, vivre pour la vengeance de nuit comme de jour ; et quand je n'aurai plus de maître, alors, – les noces...

DOM JUAN. – C'est pourquoi je les ai invités. Mais je n'ai dansé que deux fois avec elle.

LEPORELLO. – Quoi, mon seigneur !... Ils étaient là ?

DOM JUAN. – Ils sont partis parmi les derniers. (*Avec un rire sec*) Tu vois bien qu'ils ne me veulent pas de mal...

LEPORELLO. – Prenez garde, mon seigneur. Il est dangereux de jouer avec son destin.

DOM JUAN. – (*effleurant son épée*) J'ai toujours raison... C'est lassant. – Le masque caché ? Qui est-ce ?

LEPORELLO. – Vous ne devinez pas ?

DOM JUAN. – Tu as tout prévu, Leporello. C'est celle que je peux deviner ? Qu'en as-tu fait ?...

LEPORELLO. – Je l'ai laissée dehors, mon seigneur. Derrière la serre. A mon signal, elle vient.

DOM JUAN. – Fais lui signe, vite. Qu'elle ne s'enroue pas avant la scène.

Leporello sort. Il est dans l'allée. Il fait deux fois signe à jardin. Passé quelques instants, Dona Elvira apparaît. Ils entrent dans la salle.

DOM JUAN. – (*allant à sa rencontre, cérémonieux et ironique*) Je viens seulement d'apprendre... Pardonnez-moi. (*Lui baisant la main*) Vous êtes la bienvenue à toute heure, à toute heure...

DONA ELVIRA. – Je sais, je sais bien que c'est une heure indue. C'était plus fort que moi. Il fallait que je vienne.

DOM JUAN. – Vous êtes éternellement la bienvenue. Il n'y a pas protocole pour vous. Un privilège que seule la Mort...

DONA ELVIRA. – Si vous poursuivez sur ce ton, je me tais.

DOM JUAN. – Vous parlerez. J'en suis sûr. – Qu'est-ce qui vous amène ainsi, à l'aube, foulant la boue de vos souliers de soie, dans mon jardin à l'architecture verte ?...

DONA ELVIRA. – Le risque que vous courez. Je tremble pour vous. Je suffoque. Je vous aime... Ah je vous aime...

DOM JUAN. – Le risque ne me distrait même plus. Je dois être souffrant...

DONA ELVIRA. – Vous êtes devenu fou. Donner un bal masqué à l'Automne... C'est un caprice de fou.

DOM JUAN. – Et je me suis ennuyé, ennuyé, tellement ennuyé. Mon âme était couverte de toiles d'araignée. Au début, je pensais : je vais m'amuser. Avoir chez moi, lors d'un bal de masques, parmi mes invités, – invités par moi galamment – la fine fleur de mes ennemis intimes, méconnaissables et déguisés, tandis que moi seul je portais un demi masque, l'idée me paraissait savoureuse, fascinante. Quelque chose naîtrait bien de là. Cela aiguillait délicatement mes nerfs. Et pour finir – un immense ennui, l'ennui. Comme si l'on dansait sur des feuilles mortes. Pas l'aumône d'un petit instant de terreur, pas le moindre.

DONA ELVIRA. – Vous ne pouvez pas continuer ainsi. Qui sait où vous mène ce vertige. Il faut changer.

DOM JUAN. – (*après un silence*). Il le faut oui. Quelque chose de nouveau. Quelque chose ou Quelqu'un... Je n'en peux plus.

DONA ELVIRA.– Je sais qu'ils veulent acheter vos gens. A part Leporello...

DOM JUAN. – Il me reste Leporello. C'est la loyauté même. Je crois qu'il dort. Il s'est endormi debout...

DONA ELVIRA.– Si je pouvais quelque chose pour vous... Je ferais tout. Dieu le sait bien.

DOM JUAN. – (*avec une galanterie involontaire*). Vous savez bien que vous le pouvez. Vous seule, vous seule. Quand j'ai su que vous étiez dans le jardin, quelle sensation !... J'ai voulu vous appeler aussitôt. Je me suis souvenu... (*La touchant*) Vous n'avez pas froid ? Voulez-vous boire un peu ?...

DONA ELVIRA. – Je suis toujours bien près de toi. Tu le sais bien.

DOM JUAN. – Il y a de la boue sur tes souliers. Pauvres pieds froids... Mes mains furent jadis dignes de les chauffer...

DONA ELVIRA. – Ta voix me les réchauffe : tu verras...

DOM JUAN. – (*la contemplant tout entière*) Mes yeux ne se lassent pas de te boire. Ta grâce m'est un cordial. Et quand je songe à comment tu es venue, que tu as foulé la boue et les feuilles mortes, sous les ogives vertes, froide, si froide... Je voudrais te nicher tout entière dans mon âme, te porter toute entière en moi, comme un berceau...

DONA ELVIRA. – S'ils savaient comme tu es bon, ceux qui te veulent du mal...

DOM JUAN. – Je voudrais l'être pour toi, et je le serai. Ton amour sera mon couvent. Donne-moi tes yeux pour Livre d'Heures...

DONA ELVIRA. – C'est toi-même que tu prieras. Tu n'as jamais cessé de les habiter.

DOM JUAN. – Je veux me cacher en toi. Le reste m'est égal. Tu donnes la fièvre et tu apaises. Comme personne. T'embrasser, mon amour, je veux t'embrasser : baiser avec ferveur tes pieds froids... Je veux baiser tes pieds, infiniment ; jusqu'à ce que je sois digne de baiser tes seins, de les baiser de nouveau... Te souviens-tu ?... Te souviens-tu ?

DONA ELVIRA. – Ils se souviennent toujours... Ils pensent à toi...

DOM JUAN. – Seulement tes seins ? Seulement eux ?... – Je te veux tout entière. Et eux seuls me rappellent en toi... Et des mondes en toi m'ont oublié... Ce n'est pas ainsi que je te désire, je ne te désire plus... Tes genoux blancs ont-ils perdu la mémoire ? Ils ont déjà oublié mes baisers ?... Dis. Et tes fossettes que j'ai comblées de mes baisers ?

DONA ELVIRA. – Mes genoux se plient pour toi... Le sens-tu ?

DOM JUAN. – Ce n'est pas vrai. Ils ploient de lassitude. Tu ne brûles plus dans mes bras... Je le sais. L'aube t'a refroidie. Malheureuse... – Ton parfum est-il toujours le même ? Ta peau a-t-elle toujours le goût du nard ?... Et ta nuque ? Je ne la baise plus...

DONA ELVIRA. – Ta voix a des lèvres. Elle baise ma nuque à l'instant...

DOM JUAN. – Je te sens en moi, comme le goût d'un fruit qui n'a pas été cueilli. J'attends encore un instant avant de t'enlacer... (*Avec un bâillement*) Et puis non, non. Je vais me coucher dans la boue : dans la boue de mon jardin à l'architecture verte... Je le connais par cœur, le galbe de ces hanches. Se souviennent-elles encore de mes bras ? Dis... Je vais me coucher dans la boue du jardin. Ne me parle pas de toi. Plutôt la boue...

DONA ELVIRA. – Vous voulez me faire pleurer...

DOM JUAN. – Non, non. Il fait humide. Je pourrais prendre mal. J'ai bu du xérès ; et si je dois boire tes larmes, adieu goût de vigne au soleil et d'amande... Tu ne veux donc pas te coucher comme moi ? Derrière la serre, près de la vasque veux-tu ?... On y sent l'odeur de la gangrène lyrique de l'automne. C'est agréable, ventre contre terre, sur les feuilles mortes...

DONA ELVIRA. – Vous avez oublié qui je suis. (*Plus bas*) Ta fiancée...

DOM JUAN. – Ou ton frère me tuera. Je sais. Soit fiancé soit condamné : tu fais la différence ? Que tes yeux sont subtils, mon adorée...

DONA ELVIRA. – Ne sois pas méchant. Viens me donner un baiser. Je t'adore...

DOM JUAN. – Ma grappe d'Alicante, ô toute miel... Sur les paupières, tu veux ?... Très doucement... Quand je baise tes paupières de soie, la lumière de tes pupilles se diffuse dans mon âme... Je suis comme un grain d'ambre sous un soleil doré. Mais tes lèvres enflent, se gonflent... Baiser ta bouche en cet instant, ma fiancée, sera prodigieux, incomparable... C'est trahir Dom Juan : songe une seconde... Oh ! S'il me tuait... Par caprice...

Il baise ses yeux et sa bouche, longuement, avec une lassitude de virtuose, tristement.

DONA ELVIRA. – Mon amour... mon amour... Il y a si longtemps...

DOM JUAN. – Mon blond devoir... Même moi je ne sais plus combien de temps.

Il s'éloigne d'elle brusquement, une expression d'amertume sur tout son masque.

DONA ELVIRA – Qu'as-tu ?...

DOM JUAN. – Je ne te le disais pas ? Plutôt la boue. Plutôt la boue du jardin et les feuilles mortes. Je n'en peux plus, je ne peux plus continuer ainsi...

DONA ELVIRA. – Tu ne me désires pas, mon amour ? Tu ne me désires plus...

DOM JUAN. – *(avec une immense exaspération)* Quelque chose ou Quelqu'un... Tout ce qui viendra. Je ne sais plus rire. Et c'est trop... tu ne vois pas ? Je n'ai jamais pu mentir, quelle qu'en fut mon envie. Quoi que je dise, je vis la chose de telle sorte en l'exprimant, qu'elle se fait chair et sang pour de vrai. – Tu n'as pas senti ?... Quoi d'étonnant à ce que tu m'aies cru, si moi-même j'étais porté à m'écouter... Ma voix, mon timbre, un je ne sais quoi... Coup d'archet dans la moelle... stradivarius sur mes nerfs... – Tu entends ? Qu'y a-t-il en moi ? Peux-tu me le dire, toi ?...

DONA ELVIRA. – Une immense fatigue. Viens te coucher. Je ne vois en toi que ce que j'ai toujours adoré. *(Baisant ses mains)* Je reste près de toi. Je ne dis rien.

DOM JUAN. – Tu vois en moi ton désir, de pourpre ; je vois en toi tout mon néant, vorace. Des images, des masques, des reflets, c'est tout. Un perpétuel jeu de miroirs, à rendre fou. Plus bouffon que le bal de cette nuit, le bal qui avait le goût des feuilles mortes. Mais avec plus d'invités, bien plus... Des assemblées de soleils... une féerie lugubre... *(Pause. Saisissant ses poignets)* Peut-être le sais-tu. A quoi bon les masques, si personne ne nous voit ?... *(Il l'embrasse sur la bouche, longuement, avec une luxure sardonique, froid)* Bonne matinée. Je vais me coucher dans la boue...

DONA ELVIRA. – Près de moi, mon amour, je veux te sentir. Ne fuis pas. *(Elle lui passe les mains sur le front, sur les cheveux)* Tes cheveux sont humides...

DOM JUAN. – Je ne peux plus. Tu ne vois pas ?... Je ne peux plus... – Quelque chose ou Quelqu'un... Autre chose, autre chose...

DONA ELVIRA. – Je ne t'ai jamais vu pleurer. Tu ne pleures jamais ?...

DOM JUAN. – De plaisir, oui. D'ennui, jamais. – Tout me semble grotesque. J'ai le sentiment que le grotesque est absolument partout. C'est un sentiment plus fort, vois-tu, que celui de la misère de ma vie.

DONA ELVIRA. – C'est une façon de pleurer : la tienne.

DOM JUAN. – (*Brusque*) Que me veux-tu, toi ? Laisse-moi en paix... Des baisers encore ?... Tu veux que je te tienne dans mes bras, tout entière ?... C'est mon métier, mon devoir... Tu n'as pas oublié le chemin ? Entre...

Il indique la porte à jardin, avec un rire mauvais.

DONA ELVIRA. – Tu foules mon âme, mon amour. Mais je te pardonne...

DOM JUAN. – Sois indulgente. Je ne foule ton âme que ce matin. C'est l'ennui, un immense ennui, l'ennui. Le destin bâille sur le monde. (*Regardant par la porte du jardin*). Que disent les feuilles mortes à la boue ?... As-tu entendu quelque chose ? Parlent-elles ?... Dis : est-ce un décor ? Un immense décor ? Rien n'a plus d'existence ? Ce matin d'automne frissonnant n'a-t-il pas un cœur qui se tourmente ?... (*Plus près d'elle*) Et c'est moi le *trompeur* – tout le monde le dit – moi qui te mens avec tant de sincérité, qui tombe en moi de cimes vertigineuses... La nature est-elle comme les femmes ? Un vide lugubre qui mime le divin ?...

DONA ELVIRA. – Je ne te comprends pas, mon amour... Tu ne sais plus ce que tu dis.

DOM JUAN. – Je ne sais plus ce que je dis !... je ne sais plus ce que je dis ! Tu es parfaite. Je baise le rose fané des souliers qui t'ont menée jusqu'ici dans la grisaille de l'aube. Une visitation que ta... Une annonce... Je ne sais plus ce que je dis !... Certainement pas. Non. (*Bref silence. Avec découragement*). Les yeux de mes lévriers, j'aimerais les voir. Quelque chose en eux me comprend.

DONA ELVIRA. – Ah ! Si je pouvais... si je savais, mon amour. Un cœur près du tien, ce n'est rien ?...

DOM JUAN. – Deux horloges côte à côte. J'en ai assez du temps, tu sais ?...

DONA ELVIRA. – Il faut changer. Tu ne peux plus. Ta vie ainsi est impossible.

DOM JUAN. – Il faut changer ?... C'est impossible. Il en sera toujours, absolument toujours ainsi. Et *toujours*, c'est long, même quand c'est court, ma fiancée. Le destin vient à moi en tenue de carnaval, le plus burlesque des carnivals d'ici-bas. Une femme qui disparaît dans la rue, au bout de la rue : c'est assez : c'est lui *déguisé* : je me précipite. Une voix dans la nuit, quand je passe, derrière les jalousies : un parfum... Un parfum de femme ou d'arbre... La pierre d'un balcon, tiède du soleil, où une main s'est posée il y a longtemps... Une inflexion du vent, dans un jardin, et qui résonne dans mon âme... Et dans le silence même, un sorte d'appel, un appel à la voix qui doit advenir...

DONA ELVIRA. – Même quand tu es glacé, il y a une fièvre en toi...

DOM JUAN. – La fièvre d'êtreindre plus profondément.

DONA ELVIRA. – J'ignore ce que tu as, je l'ignore... Tu es comme les enfants, mon amour, qui cassent leurs poupées pour voir, pour voir comment elles sont, ce qu'il y a à l'intérieur...

DOM JUAN. – Et il n'y a pas *d'intérieur*... C'est comme en rêve. Et plus je le sais, plus je cherche. Ce qui m'intéresse chez les femmes, tu le sais, c'est ce qu'elles ignorent, et ce qu'elles possèdent. Mais on n'a pas assez de ses mains pour tout cela : cela fuit, s'évanouit... s'écoule sans fin. Certains auscultent le sol et entendent des sources. La terre est transparente pour d'autres : ils voient ses artères de cristal en profondeur. Je suis un sourcier, c'est mon destin, mais j'ai beau chercher, jamais je n'entends les sources.

DONA ELVIRA. – C'est l'impossible que tu veux, mon amour.

DOM JUAN. – Et c'est l'ennui que je ressens : l'ennui, un immense ennui. Et la Mort ne veut pas de moi. Elle tournoie comme un vautour au-dessus d'un donjon. Elles sont si nombreuses à vouloir de moi, qu'Elle passe au loin, avec dédain.

DONA ELVIRA. – Ne parle pas ainsi. C'est tenter Dieu.

DOM JUAN. – Je suis comme un pêcheur fou qui pêcherait son ombre dans la lagune... C'est une perle que je pêche dans ses yeux : l'étoile au fond de la citerne... (*Avec un geste brusque*). C'est trop burlesque. Je ne peux plus... Quelque chose ou Quelqu'un... Autre chose... autre chose.

DONA ELVIRA. – Il suffirait que tu le veuilles, mon amour, pour que tout change.

DOM JUAN. – Les femmes, toujours la même chose. Il y a un déluge d'espérance dans ces veines. Espérer, attendre, tel est leur destin.

DONA ELVIRA. – Et promettre...

DOM JUAN. – Et promettre en vain, sans savoir quoi : promettre sans fin. C'est l'éternelle chanson, une chanson brisée en mille refrains, idiote à force de répétition. Cela m'ennuie tellement... Plutôt la boue... la boue molle sous les feuilles mortes.

DONA ELVIRA. – Tu n'as pas dormi cette nuit. Tu es mort de fatigue, mon amour. Hélas pour moi, tu chanteras encore longtemps...

DOM JUAN. – Consolatrice... Tes mots sont ceux de l'aube. – Je chanterai longtemps !... Je suis le fourbe forçat des baisers. Un éternel prostitué... à mes propres yeux. Le *trompeur*... Le *trompeur* qui passe... (*Sur un autre ton*) La vie !... Un Escurial d'ennui dans mon âme. – La vie, est-ce cela ?... Si c'est cela (*Il montre Leporello*), que celui-ci la vive. (*Comme pour lui*) Ce battement d'hélice dans le vide ; naufrage suspendu entre les vagues avant le naufrage total... – Je n'en peux plus... Quelque chose ou Quelqu'un... Tout ce qui viendra.

Pause. Involontairement, comme s'il attendait Quelqu'un, Dom Juan sonde l'allée, inquiet. Dona Elvira le suit du regard. Dans l'air, dans les arbres, en tout, une

immobilité en suspens, frissonnante. A un coin, assis sur un coffre, Leporello somnole. Il y a dans le silence de ce matin d'automne un je ne sais quoi de médiumnique, qui blesse. Soudain, sans que le vent n'ait soufflé, un battement de feuilles mortes aux fenêtres. Ils se retournent en tremblant.

DOM JUAN. – *(la surprise l'ayant fait pâlir)* Les feuilles mortes contre les vitres... Il n'y a pas de vent. Et rien ne bouge dans l'allée, rien.

Les lévriers hurlent.

DONA ELVIRA. – Tu entends ?... La meute hurle... C'est un mauvais présage. Quelqu'un va mourir.

Elle se réfugie contre Dom Juan en frissonnant.

DOM JUAN. – Ce n'est pas moi. Calme-toi. Si c'était moi, ils se mettraient à hurler tout bas. Ce sont mes amis, les lévriers. Ils me laisseraient mourir dans le silence.

A nouveau, un hurlement, très aigu. Leporello s'éveille. Hagard, il regarde vers l'allée, mal réveillé.

DOM JUAN. – *(d'un ton rauque, très pâle)* C'est *Quelqu'un*... J'en suis sûr. *Quelqu'un*. Jamais je ne les ai entendus hurler ainsi...

L'air de l'aube stagne. Un silence de marais, transi. Comme un appel – les feuilles mortes de nouveau contre les fenêtres.

DONA ELVIRA. – Encore... Encore les feuilles mortes... *Quelqu'un* veut entrer... appelle. L'air a changé. Le silence attend tout entier. *(Jetant ses bras autour de son cou)*. Reste ici, reste ici. Je t'en prie... Je t'en supplie...

DOM JUAN. – *(Se libérant d'elle)* Le dernier Masque certainement... Je vais ouvrir.

Il dégaine son épée brusquement, et sort presque en courant vers l'allée. Leporello et Dona Elvira, interdits, le voient partir avec terreur, comme inconscients. Avant qu'il n'arrive au fond, la haute porte armoriée s'est ouverte. Un Masque entre, doucement. Seul Dom Juan le voit. Ils entrent dans la salle – Dom Juan marquant l'espace qui les sépare de son épée, horizontale.

DOM JUAN. – *(devant le Masque, en baissant doucement son épée, d'une voix éteinte)*

Dame La Mort.

Dame La Mort est un Goya, une maja tragique, d'une sveltesse acutangle, macabre. Elle porte un masque noir en satin. Dans son regard hypnotique, tous les cieux de l'Au-delà sont captifs.

LA MORT.

Il est tard ?

DOM JUAN.

Non...

Ici bas, tout est noir.
Les danses sont finies... Il n'y a plus de flammes...
Mais je brûle pour toi...

LA MORT.

Est-ce moi qu'attendaient ton ennui et ton âme ?

DOM JUAN.

C'est toi, je le savais, phalène du matin,
que tu m'apparaîtrais, portant une mantille,
une journée d'automne, ô masque de Séville,
pour que je puisse enfin te serrer sur mon sein.

LA MORT.

Aurais-tu oublié ?

J'embrasse en premier, et tu refroidis.

DOM JUAN. (*livide*)

C'est vrai... C'est moi la proie.

Pour que tu soies en moi, il faut que je me meure.

(*Il claque des dents*)

LA MORT.

As-tu froid ?

DOM JUAN.

Je voudrais rire... Je ne peux pas.

(*Dans un effort*)

Ne crois pas que j'ai froid,

non, je brûle pour Toi :

Masque d'automne, mon amour, souris...

(*Comme s'il écoutait*)

J'entends des pommiers les pommes tomber.

(*Brusquement.*)

Vite, Leporello : dénude les rosiers ;

que s'amoncelle ici toute ma roseraie.

(*Se courbant*)

Pour Toi...

LA MORT.

Telle une mariée lors de sa nuit de noces,

toute ta roseraie s'est effeuillée pour moi.

Ta roseraie d'automne, à l'écho de mes pas,
est tombée dans mes bras.

Oublie ta roseraie, dessertre un peu ton âme,
laisse les roses à terre.

Seul Dom Juan la voit et l'entend. Leporello et Dona Elvira, stupéfaits, le regardent comme s'il était devenu fou ; mais une sorte d'instinct les avertit, les incite à reculer dans un panique sans nom. Ils restent collés aux tapisseries, les doigts froids de la terreur sur leurs vertèbres.